

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

La chambre

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1949, tome 47, p. 126-133

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

LA CHAMBRE

— Que me dites-vous ? Jean Chatton ne part plus ?

— Non, il a changé d'avis. Il retourne aux plantations.

— Un accès de fièvre chaude ?

— Peut-être. Ce garçon m'a toujours paru un peu original,

— On ne sait pas ce qui l'a détourné si brusquement de son projet ?

— Tout à l'heure, tandis qu'il commandait une troisième tournée d'un whisky bien tassé, dans la joie du retour en Europe, il a reçu son courrier. Il l'a dépouillé d'un air distrait. En lisant une lettre, il s'est essuyé le front et il a dit d'une voix sourde : « Je reste ! » Il s'est levé et nous a quittés sans un mot d'explication,

— C'est bizarre.

Je m'éloignai pour rejoindre au plus vite ce collègue qu'un destin nouveau entraînait dans les profondeurs de la forêt congolaise.

Je le découvris dans un bar où il s'était attablé. Sur Madimba, un soleil implacable répandait une torpeur malsaine. Les colons, vêtus d'étoffes légères, buvaient des boissons glacées. L'orchestre nègre somnolait et sa musique langoureuse mettait dans l'air je ne sais quoi de lourd et de funèbre qui s'ajoutait aux vapeurs d'un sol saturé d'eau morte et de pourriture.

— Jean !

A l'ombre des tentures de couleurs, l'homme avait posé son casque et paraissait accablé, A mon appel, il releva la tête et me dévisagea d'un regard absent.

— Jean, tu t'en vas ? C'est vrai ?

— Je renonce ! Plus personne ne m'attend.

Je savais que Jean Chatton avait perdu ses plus proches

parents. Cependant on revient au pays pour revoir non seulement des visages connus, mais encore des lieux aimés.

— Tu montrais tant d'allégresse à la pensée de ce voyage. Que s'est-il passé ?

— Regarde.

Il poussa vers moi une enveloppe froissée. J'en tirai d'abord une petite photo jaunie par des doigts trop appuyés. Le verso portait une date.

— Qui est cet adolescent ?

— C'est moi.

J'eus un sursaut d'étonnement.

— Toi ?

— Cela te surprend ? A cette époque-là, j'avais encore des cheveux, dit-il avec un triste sourire en passant sa main sur son crâne presque chauve. Pas de barbe. Des tas de plans un peu fous dans la tête. J'avais dix-sept ans. Le bel âge, quoi.

Je comparais les portraits. L'ovale encore enfantin avait fondu. Il ne restait qu'un beau visage ardent que marquait le travail. Je retrouvais au menton la même cicatrice et ces lèvres gourmandes que l'austère vie de l'intérieur avait amincies.

L'enveloppe contenait encore un faire-part mortuaire. Il annonçait le décès subit d'un Père Michel Robur.

— Il ne me restait que ce lien. Il s'est rompu. A quoi bon visiter maintenant un autre désert.

Les instruments se taisaient. Seule la contrebasse bourdonnait sur un rythme de tam-tam, nous invitant à placer la mélodie absente qu'allait reprendre le saxophone aux vibrations trop passionnées.

— Il y a, dans la vie, des êtres qu'on ne remplace pas. Le Père Michel était pour moi le port d'attache vers lequel on revient toujours par la pensée quand le cœur est malade. Tu ne peux comprendre le vide que laisse cette disparition. Cet homme était pour moi comme un second père.

Le secret de cette intimité m'échappait. Jean Chatton, avec son caractère taciturne, s'était toujours montré d'une extrême discrétion au sujet de sa vie passée. Ponctuel, il accomplissait son travail avec un détachement un peu hautain

qui décourageait les bavards et écartait les importuns. Nos rapports n'allaient pas au delà d'une franche cordialité qu'imposaient la solitude et l'administration de la « Société des caoutchoucs du Congo ».

Il fallait que la douleur l'accablât pour qu'une fissure livre passage aux confidences. Le cœur le plus fermé, en certaines circonstances dramatiques, ne peut se contenir. Il se soulage en se confiant : le coupable se confesse, l'amoureux s'épanche, le poète se raconte.

Jean Chatton reprit, comme se parlant à lui-même :

— Lorsque je perdis mon père, je fus placé au collège de Notre-Dame des Petits Oiseaux en qualité d'élève interne. Ma nature sauvage et sombre s'accommodait mal de ce nouveau régime. Je pleurais la nuit en mordant mon oreiller. Le jour je me cachais sous un masque d'indifférence.

— Tu t'ennuies ? me lança un maître, au passage.

— Non, répondis-je durement à l'inconnu qui essayait de m'appriivoiser.

— J'habite la chambre 23, si cela t'intéresse.

Il s'en alla, enveloppé d'une ample pèlerine dont il avait relevé le col.

— Qui est-ce ? demandai-je.

— C'est le Père Michel. Un drôle de type qui ne reçoit personne.

— Ah !

Ce détail piqua ma curiosité et mon amour-propre. Le lendemain, je heurtai au 23.

— Entrez !

Le Père Michel se tenait à genoux sur le plancher, en train de ficeler un paquet.

Ce spectacle comique me décontenança à un tel point que je bredouillai :

— Auriez-vous par hasard un timbre de vingt centimes ?

— Tu me prends pour le portier ? fit-il sans me regarder.

J'allais me retirer devant cet accueil étrange.

— Ah ! c'est toi ? Je t'attendais, ajouta-t-il. Prends place.

Je cherchais un endroit pour m'asseoir. Il n'y avait pas de siège libre.

Le Père Michel prit à deux mains une pile de livres qu'il plaça sur son lit.

— Voilà ! Tu seras à l'aise.

Il m'offrit un large fauteuil à oreillettes où le corps se reposait si bien qu'on se sentait l'âme confiante.

Je contemplais les lieux avec une sorte de stupeur. Une voûte d'arêtes donnait à la chambre un air claustral. D'une petite fenêtre obstruée par une végétation luxuriante arrivait un jour tendrement vert. On devinait le ciel au-dessus d'un toit qui barrait la vue. Quelques meubles de sapin verni étaient encombrés de livres, de cahiers et de dessins esquissés.

— Tu as achevé l'inventaire ?

— Oui, murmurai-je.

— Une cigarette, un cigare, une pipe ?

Cette offre saugrenue acheva de me confondre. Pris de court, je dis :

— Une pipe.

— Ça me plaît. Tu ne crains pas ce qui est fort. C'est bon signe. Tu peux choisir, elles sont toutes désinfectées à l'alcool.

Je choisis un brûle-gueule bien culotté et, le cœur battant, je m'enveloppai d'un nuage de fumée.

— Si tu travailles aussi bien que tu tires, tout ira bien. Je suppose que tu es venu au collège pour étudier ?

Il m'examinait en connaisseur, la boîte d'allumettes à portée de main pour prévenir la demande d'un fumeur distrait.

— Quelles branches enseignez-vous ?

— Moi ? Je bouche les trous. Ça n'a l'air de rien. Encore faut-il savoir s'adapter à la forme des trous qu'on vous destine. Tu me verras probablement, je remplace les malades, les retardataires, les voyageurs.

La cloche sonnait.

— Rappelle-toi, mon ami, que, pour arriver à l'heure, il faut partir à temps. Au fait, comment t'appelles-tu ?

— Jean Chatton.

— Eh bien ! mon gros chat, ici, c'est ouvert le jour et la nuit. On vient quand on a besoin d'un service.

Je me retrouvai dans l'obscurité du corridor, complètement éberlué. Ce premier contact me laissait perplexe. Cette rencontre aurait-elle un lendemain ? J'étais pris entre le désir de vivre seul et l'envie de revoir cet homme étrange. J'hésitais. Un jour, dévoré d'ennui, je surmontai ma timidité. Cette seconde visite scella notre amitié. Le Père Michel parlait peu. Ses silences étaient aussi éloquents que ses paroles. Parfois, une réflexion anodine prolongeait ses échos dans l'âme. On se sentait blessé d'un coup de scalpel ou réchauffé comme par une lampée de rhum. Il demandait l'impossible avec une calme assurance. On acceptait, sans défense devant cette logique impérieuse.

Une nuit, tourmenté par un panaris qui m'empêchait de dormir, je quittai le dortoir et je frappai discrètement à la porte du Père Michel.

— Entrez ! fit une voix ensommeillée.

— C'est le gros chat ! Impossible de dormir, Père, avec ces lancées dans le doigt.

Cette arrivée nocturne lui semblait toute naturelle.

— Débarrasse le fauteuil et assieds-toi. Je te tiendrai compagnie.

Nous bavardâmes jusqu'à l'aube et j'oubliai mon mal.

Mais les avis du Père Michel n'améliorèrent guère mes rapports avec mon surveillant. La situation devenait intenable. Sans doute, j'étais pénible. Un contrôle tatillon m'agaçait et je m'amusais à mettre sur les dents ce maître à qui je n'inspirais aucune sympathie. La moindre défaillance, il la surprenait avec une adresse de Sioux.

— Père, ça va craquer.

— Je t'ai répété souvent qu'il fallait mettre de l'huile dans les rouages. Dans la vie, tu te heurteras aussi à des êtres que ta patience ne pourra pas supporter. Mets-toi à la place de ce surveillant. Serre les dents et obéis.

Hélas ! le hasard brusqua les choses. Au début d'une étude, la lumière s'éteignit. D'un geste machinal, j'avais tourné le commutateur. Des cris s'élevèrent. Furieux, le surveillant se précipite sur moi, le bras levé. Je perds la tête. En parant le coup qui me menaçait, je touche l'épaule de mon adversaire. Je m'écarte. Je perds l'équilibre. Du menton, je heurte un banc et je sens quelque chose de chaud sur ma main. Je saignais. Expulsé de l'étude, la tête

en feu, je m'échappai et je gagnai les bois tout proches. Je m'y enfonçai avec rage et me choisis une retraite pour la nuit. Ni les conséquences de ma fugue ni l'avenir ne m'inquiétaient. Je ruminais ma colère. Un étai serrait mes tempes et la perspective d'une mort éventuelle me paraissait une délivrance enviée.

Dès que le Père Michel apprit ma disparition, il se mit à ma recherche. Il s'engagea dans la forêt où il supposait que je m'étais réfugié. J'entendis sa voix de plus en plus proche.

— Jean ! Jean !

Quelle angoisse dans ces appels ! Il passa tout près de moi. J'aurais pu saisir le pan de sa pèlerine à travers le feuillage qu'il frôlait. Une joie mauvaise m'en empêcha. Je jouissais de sa détresse et je me disais : Il te retrouvera inanimé, et je m'imaginai la scène avec une diabolique volupté qui me désespérait en même temps. Je m'assoupis, plié en chien de fusil pour lutter contre la fraîcheur nocturne qui me transperçait déjà.

Le lendemain, dans l'après-midi, je m'aventurai hors de mon repaire. Des paysans m'aperçurent. Averti par leurs soins, le Père Michel arriva sur les lieux. Il me découvrit, couché à terre, à bout de forces.

— Lève-toi, Jean.

Sans ajouter un mot, il me prit par la main et je le suivis. Parfois je percevais une douce pression dans ma paume moite de sueur froide et mon cœur bondissait tout à coup, plein de sécurité. Il m'entraînait avec l'autorité de l'ange mis au service du jeune Tobie.

Arrivé dans sa chambre, il me fit asseoir.

— Tu es blessé ? Nous allons te débarbouiller.

Avec délicatesse, il lava ma plaie à l'eau de lavande, rafraîchit mon front brûlant et poisseux. Je m'abandonnais comme un gosse à ces soins et je fondais de tendresse.

— Il y a des jours où je me sens des instincts de bonne d'enfant, grondait-il.

J'avais envie de serrer le Père Michel dans mes bras, de l'écraser et de lui dire : Je suis un idiot, le dernier des imbéciles. Je ne vous apporte que du souci. Mais une émotion trop intense me paralysait.

— Tu dois avoir faim.

Il s'absenta et revint avec un bol de café au lait, une tranche de pain et une portion de fromage.

— Fais ta prière et mange.

Lorsque j'eus achevé gloutonnement cette collation, il ajouta sur un ton qui voulait paraître neutre mais que je devinais frémissant :

— On dort mal sur le sol. Débarrasse-toi de ton veston, enlève tes chaussures et étends-toi sur ce lit. Je reviendrai lorsque tu seras reposé. Couvre-toi bien de ce duvet.

La porte se referma sans bruit. Je ne sais comment le Père Michel occupa son temps. Un pas léger me tira de mon sommeil.

— Un peu d'eau de Cologne sur ton visage, un coup de peigne, et le gros chat sera présentable.

Rouge de honte, je m'exécutai.

— Voici le programme des festivités : j'ai l'impression qu'une visite à la chapelle te fera du bien. Mettons dix minutes. Tu me prends ici et nous allons respirer l'air de la cour. Tu connais la suite de l'horaire.

A mon retour, nous nous rendîmes dans la cour. Je redoutais les plaisanteries ironiques de mes condisciples. Le Père Michel fit signe de la tête à deux élèves de ma classe qui déambulaient et parlaient avec animation. Ils s'approchèrent. Je les estimais tous deux.

— Jean a des tas de choses à vous raconter. Je parle de son récent voyage à Paris, naturellement. Je vous laisse.

Peu à peu, mes craintes se dissipèrent. Je trouvai partout une route aplanie comme par enchantement. Nulle allusion désagréable. Mon surveillant voulut bien se contenter d'excuses en particulier. Je les présentai avec un regret sincère.

A quelque temps de là, j'offris ma photographie au Père Michel.

— Elle est excellente. On distingue même la cicatrice du menton. Tu vois.

Je saisis son bras.

— Quelle alerte, Jean ! Tu aurais pu t'assommer, périr d'inanition dans les bois. Trop de nerfs ! Pas de tête ! Un cœur comme une éponge, ou trop sec ou trop mouillé ! Ça ne pense pas aux enterrements, cette jeunesse, et à ceux qui suivent le convoi.

— Père ! implorai-je.

— Je place ta photo dans mon bréviaire. Lorsqu'elle te reviendra, le gros chat comptera un protecteur plus influent que celui que tu fixes avec des yeux ronds. Surtout, pas de larmes ! Les uns sont en haut, les autres en bas, mais la même famille continue... Nous disions donc que tu négliges ton allemand. Dès ce soir, un quart d'heure de répétition extraordinaire pour fixer les éléments qui te manquent.

Le Père Michel passait ainsi familièrement du sérieux au plaisant avec des mots à l'emporte-pièce qui se fixaient dans la mémoire comme des flèches bien ajustées. Je me rappelle la formule qui devait régler ma prière du soir :

— Comment ! tu t'endors parfois comme un jeune caniche ! Quelle que soit ta fatigue, dis avec amour : Merci ! Pardon ! Encore ! C'est le minimum de la reconnaissance et de l'action de grâces. Dieu ajoutera un commentaire beaucoup plus intéressant que le tien.

La vie continua dans sa monotonie où les visites au Père Michel mettaient un rayon de soleil. Il pétrissait durement mon âme pleine de révoltes et de repentirs avec une inflexibilité si sereine qu'elle désarmait mes colères et m'orientait presque à mon insu.

A la fin de l'année scolaire, ma mère s'établit à Paris. Je l'accompagnai pour achever mes études sous sa surveillance. Plus jamais je ne rencontrai le Père Michel. Ses courts messages me suivirent à travers le monde. Voici le dernier. C'est un silence. J'aurais voulu le revoir dans sa chambre qu'une pénombre végétale rendait si hospitalière. Il m'attendait.

A ce moment, l'orchestre jouait en sourdine un lamento que les musiciens reprenaient à bouche fermée comme un refrain obsédant.

Je contemplai Jean Chatton. Il avait caché son visage dans ses mains. Il pleurait. D'un geste brusque, il écrasa ses larmes.

— Partons, dit-il.

Edgar VOIROL